

Naviguer en canot sur le chemin qui glisse

Richard Lavoie avec la collaboration de Bernard Genest,
Naviguer en canot à glace, un patrimoine immatériel, Québec,
Les Éditions GID, 2012, 236 p. ill. ISBN 978-2-89634-111-5

Pierre Lahoud

Volume 11, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018522ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018522ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Lahoud, P. (2013). Naviguer en canot sur le chemin qui glisse / Richard Lavoie avec la collaboration de Bernard Genest, *Naviguer en canot à glace, un patrimoine immatériel*, Québec, Les Éditions GID, 2012, 236 p. ill. ISBN 978-2-89634-111-5. *Rabaska*, 11, 136–142. <https://doi.org/10.7202/1018522ar>

Naviguer en canot sur le chemin qui glisse

PIERRE LAHOUD
Saint-Jean-de-l'île-d'Orléans

Phénomène remarquable, la navigation en canot à glace sur le fleuve Saint-Laurent constitue, à n'en pas douter, un patrimoine immatériel exceptionnel qu'il est de notre devoir, comme nous y invitent Richard Lavoie et Bernard Genest, de protéger, de faire connaître et de mettre en valeur. De siècle en siècle, ce savoir-faire traditionnel est devenu l'une des figures emblématiques de la culture québécoise et un symbole effectivement très fort de notre identification à la nordicité. Nous parlons ici d'une pratique vivante dynamique, dont l'usage prend racine dans la géographie du lieu, le lieu qui est porté par l'imposant fleuve Saint-Laurent.

La navigation en canot à glace évoque aussi le lien qui unit depuis toujours les deux rives d'un grand fleuve et de ses îles, dans les conditions climatiques et environnementales nordiques qui caractérisent le Québec. D'où sa profondeur historique, sa continuité dans l'espace/temps et sa capacité séculaire d'adaptation.

C'est à cela que nous convie l'excellent livre de Richard Lavoie et de Bernard Genest : une traversée du fleuve grâce aux glaces et, par là même, la compréhension d'une partie de notre histoire.

Le fleuve comme cadre de référence

Le fleuve Saint-Laurent est très évidemment le cadre de référence de cette pratique.

Le Saint-Laurent fait partie de la confrérie des grands fleuves du monde, ces cours d'eau immenses qui ont été des *fleuves de civilisation*, qui ont conditionné la naissance et le développement de pays, de régions, de milieux de vie. On le sait, les fleuves sont l'épine dorsale des pays qu'ils traversent tout comme, à une échelle plus modeste, les rivières sont l'artère vitale des villages qu'elles serpentent. Le fleuve Saint-Laurent a une telle importance dans la vie de la nation qu'il a générée, qu'il en est devenu un élément identitaire fondamental. On peut, sans se tromper, dire de lui qu'il est un *fleuve fondateur*. Fondateur d'un pays, d'un peuple, d'une conscience naturaliste et écologiste, mais également fondateur de traditions qui ont perduré.

Le fleuve Saint-Laurent, une artère de communication dans le sens axial, était nommé *Magtogoek* par les Amérindiens ce qui, en langue algonquienne, signifie le *chemin qui marche*. Il était le véhicule vital des peuples autochtones. Été comme hiver, les Amérindiens se servaient du fleuve comme principale

voie de communication. Même si certains géopoliticiens¹ ont déjà amalgamé les fleuves à des *frontières naturelles*, en ayant sans doute à l'esprit des fleuves comme le Rhin qui sert de frontière entre la France et l'Allemagne ou le Rio Grande qui délimite le Mexique et les États-Unis, le Saint-Laurent, comme les autres fleuves d'ailleurs, est d'abord un élément de cohésion, plutôt que de séparation. Il unit les rives, un peu à la manière des rues et des chemins qui rapprochent les voisins d'en face plus qu'ils ne les séparent. Le Saint-Laurent n'a pas échappé à cette règle et ce, non seulement là où il est étroit, comme en amont de la ville de Québec, mais aussi au niveau de son estuaire et même du golfe.

Comment pourrait-il en être autrement quand on voit à quel point le développement des rives du Saint-Laurent a été conditionné par la proximité du fleuve ? Cela vaut non seulement pour les activités de riverains fortement influencées par les ressources qu'il offre, mais aussi par un marquage historique dont le paysage s'imprègne profondément. Pensons au cadastre, dont le dessin actuel découle directement du système seigneurial et du découpage des rangs, un dessin d'une absolue permanence.

Le Saint-Laurent constitue donc un facteur de proximité humaine ; son rôle comme agent de cohésion territoriale a façonné des dimensions de la vie quotidienne québécoise, aussi diverses que le commerce, la génétique ou l'histoire. Aujourd'hui, de nombreux liens unissent les îles au littoral ou les îles entre elles. Anticosti, Harrington Harbour, l'île aux Coudres, l'île aux Grues et l'île Verte sont toutes reliées au continent au moyen de traversiers qui constituent le cordon ombilical des insulaires. A-t-on conscience qu'une partie du Québec est un archipel qui s'étend sur plus d'un millier de kilomètres, un archipel dont la variété des éléments constitutifs en fait un véritable kaléidoscope ?

Les quais, premiers traits d'union entre la rive et le fleuve

Face aux îles qui se déploient devant les rives du fleuve, tout comme face aux rives du fleuve elles-mêmes, il y a sur les milliers de kilomètres du Saint-Laurent une multitude de lieux où les gens du bord de l'eau vivent une véritable osmose entre continent et mer, entre village et fleuve. Or, il existe, le long des rives du Saint-Laurent, un leitmotiv géographique qui constitue un signal de présence humaine, un peu à la manière des églises dont les clochers sont des signaux de la présence humaine dans la plaine : le quai. Le quai est un élément du notre patrimoine construit auquel on n'attribue malheureusement pas toujours l'importance qu'il mérite.

Dans un film aussi magnifique que nostalgique, réalisé par un autre Richard Lavoie et intitulé *Quai Blues*, on assiste à la lente disparition de ces

1. Je songe ici, notamment, aux travaux bien connus de Jean Muñoz ou de Michel Foucher.

témoins de la relation intime entre les habitants du littoral et leur jardin liquide qu'est le fleuve. Le film réussit à nous communiquer la tristesse qu'engendre le souvenir des quais aujourd'hui laissés à l'abandon, à la décrépitude et, ultimement, voués à disparaître. Dans ce film, une bonne dame exprime sa nostalgie à peu près comme ceci : « Savez-vous c'est quoi un village en Gaspésie ? C'est trois affaires : l'église, le phare, pis le quai. Les églises, on les ferme parce qu'il n'y a plus de curé ; les phares, ils les éteignent pis les remplacent par des affaires automatiques ; les quais, ils les laissent pourrir. Voulez-vous ben me dire où c'est qu'on va aller jaser ?² »

Les quais, qui formaient une longue dentelle le long des rives du Saint-Laurent, ont longtemps joué le même rôle que le parvis de l'église. Un lieu de rencontres, d'échanges, de nouvelles amours, de rêve. Un lieu éminemment social. Le film de Richard Lavoie est un plaidoyer sincère et efficace contre le laisser-aller d'autorités responsables qui sacrifient la survie d'un patrimoine au profit d'une rationalisation ne tenant pas compte de l'impact du quai sur le tissu communautaire. La disparition progressive et déplorable de ces traits d'union entre la rive et le fleuve conduit à une certaine aliénation du fleuve pour les riverains.

Le fleuve et ses îles, la quatrième région du Québec

Il n'est pas excessif d'affirmer que le fleuve et ses îles peuvent être considérés comme la quatrième région géographique du Québec, à la suite des trois régions auxquelles on se réfère constamment : le Bouclier Canadien, la Plaine du Saint-Laurent et les Appalaches.

Cette observation prend tout son sens si l'on considère que le Saint-Laurent est indissociable des îles qui rythment son chemin. On devine que la symbiose qui unit le fleuve et ses rives se manifeste de façon encore plus forte et prégnante lorsqu'il s'agit des relations entre les insulaires et le territoire maritime et fluvial qui les entoure. Et cela, quel que soit le degré d'isolement que confère l'éloignement des côtes habitées. Car, tout compte fait, l'eau qui entoure les îles ne constitue pas une barrière, mais bien un lien qui se prête d'ailleurs à plusieurs usages selon les saisons.

Cela dit, certaines îles, tout particulièrement celles de la Basse-Côte-Nord, sont des isolats typiques. D'autres, voisines de villages desservis par le réseau routier, sont reliées par des services de traversiers. Dans tous les cas, la situation insulaire confère aux îliens des caractéristiques identitaires particulières et souvent très nettes. La vie des îles, les fonctions dominantes de leurs habitants, leur histoire et leurs légendes ont forgé des caractères particuliers dont on retrouve la trace dans les surnoms donnés à leurs habitants.

2. *Quai blues*, documentaire réalisé par Richard Lavoie et produit par K Films Amérique, 2012, 92 min.

Les *Sorciers* de l'île d'Orléans et les *Marsouins* de l'île aux Coudres en sont de bons exemples.

Si le Saint-Laurent constitue une région en soi, c'est évidemment à cause de ses îles et de leur grande diversité à tous égards. L'extrême variété de leurs caractéristiques topographiques se double d'une grande hétérogénéité dans l'utilisation qui en a été faite. La complémentarité de leurs usages contribue à faire de cette quatrième région qu'est le complexe du Saint-Laurent et de ses îles, un monde à part qui garde toutefois une grande cohérence. La géo-histoire des îles du Saint-Laurent ressemble fort à celle d'un pays.

L'occupation du territoire québécois est en effet loin de n'avoir impliqué que la terre ferme. Elle concerne également les îles, particulièrement celles de l'archipel de Montmagny et les Cent-Îles du Lac Saint-Pierre qui se prêtaient, entre autres, au développement de l'agriculture. Progressivement, l'île d'Orléans, l'île aux Grues, l'île aux Coudres, l'île Verte et plusieurs autres participèrent à la constitution d'une campagne québécoise que l'on a d'abord confinée aux Basses-Terres du Saint-Laurent, mais qui, du coup, a également irradié dans les archipels qui en sont le miroir géographique.

Ce grand louvoisement géo-historique est nécessaire pour comprendre l'environnement dans lequel se situe la navigation en canot à glace au Québec.

Le fleuve comme instrument de métissage

Le livre que Richard Lavoie a rédigé en collaboration avec Bernard Genest, *Naviguer en canot à glace, un patrimoine immatériel*, raconte en quelque sorte une partie de l'histoire du grand fleuve Saint-Laurent et de ses pratiques. Il raconte l'histoire de ces hommes « qui marchaient sur les glaces³ », pour reprendre l'expression du père Pierre-François-Xavier de Charlevoix au XVIII^e siècle. Et il le fait de façon magistrale.

Il y a quelques années j'ai eu la chance de voir une splendide exposition au musée du Quai Branly à Paris qui traitait du métissage et des populations⁴. Dans cette exposition, on démontrait entre autres que, depuis cinq siècles, la navigation maritime avait établi des liens entre tous les continents : échanges commerciaux, missions religieuses, migrations, conquêtes et colonisation se sont partout multipliés. Partout des hommes et des femmes, des objets, des idées et des croyances se sont croisés et entrechoqués grâce à la navigation maritime.

L'expansion européenne sous toutes ses formes a profondément marqué l'histoire de la planète en provoquant des réactions et des mélanges, notamment dans le Nouveau Monde. Le brassage des arbres généalogiques, des

3. Cité par Richard Lavoie dans « Le Canot à glace », *Cap-Aux-Diamants*, n° 64, Hiver 2001, p. 29.

4. *Planète Métisse : to mix or not to mix*, Musée du Quai Branly, Paris, 18 mars 2008-19 juillet 2009.

idées et des choses nous a entraînés dans un mouvement incessant que les technologies contemporaines ne font que poursuivre. Toute société vivante n'est-elle pas un organisme qui ne cesse de se transformer et de se métisser au contact des autres ?

C'est aussi à cela que nous convie le livre de Lavoie et Genest : l'histoire d'une adaptation au milieu et de la transmission d'une pratique qui se métisse en intégrant de nouvelles réalités. La notion de métissage est importante parce qu'elle fait appel à des expériences inédites et créatives. On peut comparer l'évolution de la navigation en canot à glace à un autre volet du patrimoine immatériel, celui de la chanson. Fréquemment, celle-ci se métisse aux nouveaux rythmes tout en restant bien ancrée dans la tradition québécoise. Des groupes comme Avec pas d'casques ou Mes Aïeux, pour ne nommer que ceux-là, illustrent cette tendance.

Le chemin qui marche devient le chemin qui glisse

Il est impossible de ne pas situer la pratique québécoise du canot à glace dans le grand ensemble du fleuve, de la vallée du Saint-Laurent et de son climat. Nous parlons ici d'un climat de type continental avec des étés chauds et humides, mais des hivers froids et neigeux. En été, il y fait aussi chaud qu'à Florence en Italie et, en hiver, aussi froid qu'à Oulan-Bator en Mongolie. Ou, comme le souligne Jean Provencher dans son livre *Les Quatre Saisons de la vallée du Saint-Laurent* : « Quel que soit le lieu, la neige est abondante. Avec le Kamchatka, en Sibérie orientale, la vallée du Saint-Laurent est le pays aux hivers les plus neigeux du monde.⁵ »

C'est aussi un hiver de vents et c'est en hiver que ceux-ci soufflent le plus fort. Avec le nordet et le noroît, les conditions sont réunies pour la formation de glaces. Avec le vent et la neige arrive aussi le froid. Derrière les aspects rebutants de ce climat exigeant, surgissent toutefois des avantages. Le fleuve devient un lieu de réjouissances et il reprend sa place au centre de la vie quotidienne des gens qui le côtoient. Au début de l'hiver, on attend avec impatience la formation du pont de glace. L'hiver venu, on circule plus facilement entre les rives, entre les îles, on marche sur les rivières, les transports sont moins compliqués qu'en été. Le *chemin qui marche* devient le *chemin qui glisse*.

L'ouvrage de Sophie-Laurence Lamontagne, *L'Hiver dans la culture québécoise*, est éloquent à cet égard : « En trois cent cinquante ans d'histoire nous sommes passés d'une culture européenne à une culture québécoise. [...] Au rythme de l'acclimatement au nouveau continent, une culture *autre* s'est développée. [...] Ce qui demeure stable ce sont les signes naturels de

5. Jean Provencher, *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Boréal, Montréal, 1988, p. 400.

l'Hiver ; ce qui change, une fois de plus, ce sont les signes culturels d'où se profile une domestication ne laissant jamais de prise à la fixité du quotidien hivernal.⁶ »

Le livre de Lavoie et Genest nous replace dans ce contexte d'adaptation au climat et de transmission des valeurs. Le canotage sur glace, déjà pratiqué par les Amérindiens, « s'inscrit de plain-pied dans l'histoire culturelle du Québec », comme nous le signale la quatrième de couverture. L'usage prend racine dans la géographie du lieu de la somptueuse région constituée par le Saint-Laurent, ses rives et ses îles.

Le canot à glace chez d'autres peuples nordiques

Puisque j'ai un faible pour les musées, qu'on me permette de signaler une autre exposition qui a eu lieu, celle-ci, lors de l'ouverture du Musée de la civilisation de Québec il y a vingt-cinq ans. *Toundra Taïga*⁷ présentait la vie contemporaine des Inuits et décrivait leurs rapports avec leur milieu. Peuple du monde circumpolaire, les Inuits du Québec partagent avec les premiers habitants du Nord canadien et de la Sibérie des destins marqués par les exigences de leur environnement. Cette exposition rappelait des parentés d'esprit et de manières et démontrait que même les peuples qui n'ont jamais eu de contacts entre eux ont développé des façons de faire et de vivre très semblables à cause du contexte géographique similaire dans lesquels ils étaient situés.

On ne s'étonnera pas, alors, d'apprendre que la navigation en canot à glace n'est pas exclusive au Québec. À titre d'exemple, citons deux cas répertoriés grâce aux bibliothèques virtuelles disponibles dans Internet.

Dans ses mémoires publiés en 1825, le marquis de Marcellac notait, à propos des communications entre le Danemark et l'Angleterre, que « leurs canots débarquaient sur la glace des porteurs qui gagnaient le continent en traversant à pied les glaces trop raboteuses pour l'usage des traîneaux. Ces messagers prenaient à leur retour la correspondance continentale⁸ ». Voilà qui n'est pas sans rappeler les traversées de l'île aux Coudres.

Vingt ans plus tard, en 1845, un récit de voyage du Suisse Charles Schaub, intitulé « Les glaces des deux Belt et du Sund », paraît dans *La Bibliothèque de Genève*. Il traite principalement de la navigation en canot sur la glace scandinave et son texte se rapproche étrangement des commentaires des pères Le Jeune et Charlevoix : « On a deux manières principales de voyager sur la glace : c'est d'aller en traîneau ou bien de se servir de ce qu'on appelle un

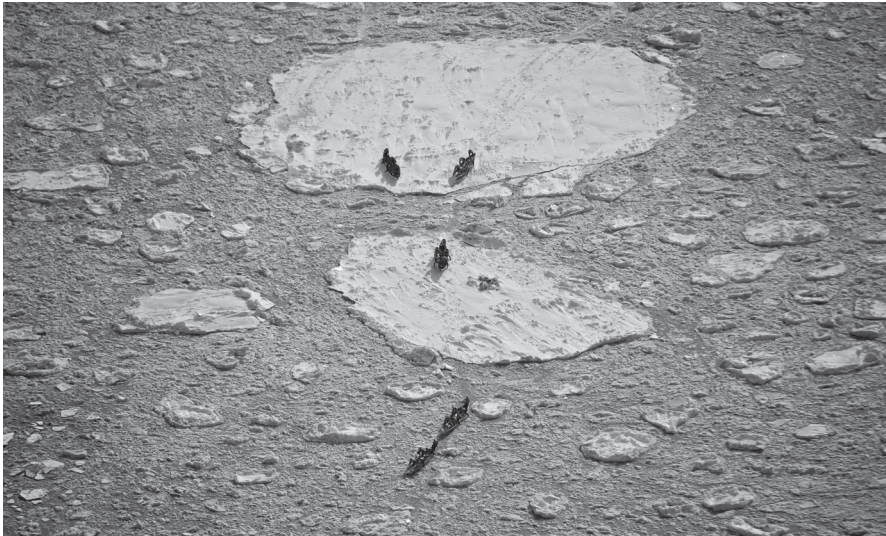
6. Sophie-Laurence Lamontagne, *L'Hiver dans la culture québécoise (xvii^e-xix^e siècles)*, [Québec], Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, p. 13.

7. *Toundra Taïga : peuples du Nord sibérien*, Musée de la civilisation de Québec, 19 octobre 1988 - 2 avril 1989.

8. Pierre-Louis-Auguste De Crusy de Marcellac, *Mémoires sur l'émigration (1791-1800)*, Paris, Baudouin Frères, 1825, p. 143.

canot à glace (Eisboot). [...] si les glaces sont déjà rompues et flottantes, si par conséquent elles présentent tantôt des défauts de continuité, tantôt des aspérités plus ou moins considérables, alors on emploie les canots à glace, au moyen desquels on peut aussi bien naviguer entre les glaçons, que cheminer sur leurs surfaces.⁹ »

Phénomène nordique universel, la navigation en canot à glace ? Ce serait intéressant d'en savoir plus sur la parenté et les filiations de cette tradition. Ce dont je peux témoigner personnellement, parce que je m'intéresse aux courses en canots à glace depuis des années et que je fréquente régulièrement de nombreuses équipes qui participent à ces courses, c'est que la tradition s'est bel et bien adaptée au monde moderne et qu'elle est en train de s'ancrer parmi les nouvelles générations. Que voilà un bel exemple de transmission !



Canotiers en quête d'un passage

Source : photo aérienne et collection Pierre Lahoud, hiver 2011.

La course en canot à glace conjugue l'expérience de la pratique, la connaissance du fleuve et une mise en forme exceptionnelle qui nécessite plusieurs mois d'entraînement. Ce qu'il y a de particulier dans cette activité, c'est que, contrairement aux autres sports, il n'y a aucun répit. Il faut maintenir un rythme élevé et constant. La compétition de l'Isle-aux-Coudres est considérée par la plupart des canotiers comme la « mère de toutes les courses ». C'est sans contredit la plus difficile à cause des courants, des distances, de l'étendue du site, des conditions très changeantes et du frasil. Il y a deux ans, une équipe seulement sur les quarante et une inscrites avait pu terminer la course. La photo ci-dessus représente les canotiers en quête d'un passage.

9. Charles Schaub, « Voyages. Les glaces des deux Belt et du Sund en mars 1845 », *La Bibliothèque universelle de Genève*, tome cinquante-neuvième, Genève, 1845, p. 321.